

Portrait à la plume

D'UN HOMME DU BOIS

par

Harry
Bernard

de la Société Royale
du Canada

Dans le bois, on l'appelle Monsieur Jean. Avec une pointe de familiarité déférente, car Jean-J. Crête réussit cette gageure de diriger bon an mal an trois ou quatre mille employés, selon les circonstances, et de garder en même temps leur estime. C'est qu'il est lui-même de la forêt, et qu'on voit en lui l'homme des chantiers avant le supérieur. Il sait se mettre au niveau des ouvriers, manger leur pain et parler leur langage, mais il connaît aussi leur travail, sait ce qu'il signifie, et ne donnerait jamais un ordre, ni un conseil, qui ne s'inspirât de l'élémentaire bon sens. Aussi lui fait-on confiance en le respectant.

Il est un chef-né. Il faut le voir, dans son bureau des Grandes-Piles, signer d'une main ferme une lettre de cinq lignes qui dit le nécessaire, pas plus et pas moins, pour comprendre le dynamisme dont il débordé, la clarté de son jugement et l'action en ligne droite qu'il personnifie. Il ne se perd jamais en tergiversations, subtilités, diplomatie plus ou moins nébuleuses. Il sait ce qu'il veut et le dit. Après une conversation de quelques minutes, on ne saurait se méprendre sur ses intentions. Il comprend vite, veut qu'on le comprenne de même. Il ne trompe pas et n'accepte pas qu'on le trompe.

Je me souviens d'une entrevue, au cours de laquelle je sollicitais un laissez-passer pour cette partie de la forêt mauricienne où il est roi et maître, Régions du lac Brown et des Chiennes, du Chapeau de Paille, du lac Gagnon et plus à l'ouest. Il dicta deux paragraphes à un secrétaire, signa et dit:

—Par en haut, gare aux orignaux! Tuez les loups et les ours, si vous en rencontrez, parce que ce sont des bandits, mais n'allez pas toucher à un orignal...

—Vous me connaissez assez pour savoir:

—Avec toi, je n'ai pas d'inquiétude. Mais tes compagnons sont plus jeunes, et les jeunes, des fois, se laissent emporter par l'enthousiasme.

—Nous ne tuerions pas une bête d'une demi-tonne pour manger un filet.

—C'est ce que je pense, mais surveille quand même tes amis.

—Promis.

—Il y a aussi les canards sauvages, les sarcelles si jolies, les perdrix. Plus tentatifs encore que les orignaux!

—Si nous étions en danger de mourir de faim?

—En danger de mourir, il n'y a pas de loi qui tienne. Pour le reste, on ne tue jamais de gibier en temps prohibé. D'ailleurs, vous finiriez par vous faire pincer, les gardes-feu et la plupart des travailleurs du bois étant gardes-chasse. On sait qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, à cause des permis de circuler. Il n'y a pas de chances à prendre.

Il avait raison.

Pendant les quinze jours que nous parcourûmes la forêt, aucune bête à poil ou à plume n'eut à se plaindre de notre conduite. Sauf, peut-être, un ours abattu en bordure du lac Ottawa, s'il avait pu s'exprimer avant de trépasser. Mais il ne sut jamais ce qui lui arrivait, et nous avions la permission d'expédier dans l'autre monde les ours destructeurs d'originaux.

Une autre fois, Monsieur Crête donna une leçon à des amis prétendus qui essayèrent de se payer sa tête. L'un d'eux se présente, lui demandant l'autorisation de s'installer à son camp du lac Fou, où folâtraient des truites mouchetées de taille respectable.



M. JEAN-J. CRETE,
qu'on appelle roi de la Mauricie.

—Rien ne s'y oppose, mais nous sommes dans la première semaine d'octobre, et la pêche à la truite se termine chaque année le 30 septembre.

—Il ne s'agit pas de pêcher. Nous voulons, trois ou quatre d'entre nous, gagner le bois pour nous reposer. Nous passons quelques jours au lac Fou, à flâner et tuer le temps. Rien de plus. Si vous le permettez, nous partons demain.

—Allez, avec mes bénédictions. En passant au poste de la CONSOLIDATED, à la Rivière-aux-Rats, vous demanderez les clés au gérant Paul Lavigne.

Mais l'allure du visiteur ne lui revenait pas.

Deux jours plus tard, le chef des gardes forestiers du lac Gagnon, à trente-trois milles de là, arrivait au lac Fou et constatait le flagrant délit de pêche interdite. On parle encore des engins coûteux dont la confiscation suivit.

On peut obtenir n'importe quoi de M. Jean, mais on ne se moque pas de lui. S'il a le cœur sur la main, il entend qu'on n'abuse pas de sa libéralité, ni qu'on ne lui attribue des naïvetés qui ne lui appartiennent pas. Il n'est point rude, ni brusque, mais carré de manières. Il appelle un chat un chat, exige qu'on se montre franc avec lui, comme il se pique de l'être avec ceux qui l'approchent.

Un soir d'automne, il causa pendant des heures, évoquant sa jeunesse et des aventures en forêt, disant son amour des bêtes sauvages qui disparaissent, parlant aussi des hommes, dont il a une expérience peu commune. Il y avait là son fils Jean-Paul, qui le seconde et souvent le remplace dans ses fonctions, les journalistes Raymond Douville et Clément Marchand, des Trois-Rivières.

A un moment, il dit:

—Vous êtes chanceux, vous autres, que je vous aime! Car il y a dans le monde deux catégories d'hommes: ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas. Et je les arrange, ceux que je n'aime pas, quand j'ai ma chance!

—Pourquoi ne les aimez-vous pas?

—Parce qu'ils ne sont pas francs. On le sent à un mille de distance. Un homme est un homme... Mais un homme pas franc, ce n'est pas un homme...

Et de raconter que trois individus, classés depuis longtemps dans sa catégorie seconde, le prièrent un jour de les diriger vers quelque lac où le poisson abondât. Il en nomme un, leur promettant des saumonées de cinq livres et des grises d'au moins dix.

—Qu'est-ce qu'ils attrapèrent?

—La grippe ou des rhumatismes.

—Pas de poisson?

—Le chemin pour se rendre était impossible. Quand ils arrivèrent au lac, ils étaient si rendus à bout qu'ils purent à peine monter leur tente et se coucher. Il y avait des milliers de truites sous leur nez, et des belles, mais ils n'essayèrent pas de moucher. Ils n'avaient plus le goût. Ils revinrent, dès qu'ils furent en état de marcher, et ne demandèrent jamais plus d'aller s'amuser sur un lac de notre territoire. Je plains les pauvres diables, mais ils étaient de ceux que je n'aime pas. Ce n'est pas ma faute, à moi, s'ils n'étaient pas des hommes qui sont des hommes! Vous autres, je le répète, vous êtes des chanceux...

Je possède deux photographies de Jean Crête, à quarante et soixante ans. C'est le même homme, mais les traits deviennent plus accusés avec l'âge, plus anguleux. Aujourd'hui, à soixante-cinq, il ne change plus. Le regard reste le

même, qui exprime la volonté agressive. L'homme est celui de son milieu et de ses oeuvres. Il connaît des hauts et des bas, même des revers de fortune, mais il domina les événements comme la forêt.

Il est de ceux qui saisissent le taureau par les cornes, travaillent, possèdent assez de caractère pour former des collaborateurs à leur ressemblance, capables de les seconder et continuer. Car c'est le propre des faibles de craindre leur entourage et de le tenir en sujétion. Jean Crête ne connaît pas de craintes. Aussi n'hésite-t-il pas à partager ses responsabilités avec ses aides, qui lui rendent sa confiance. Quand son fils Jean-Paul, ses études terminées, se demanda s'il ne devrait se tourner vers une profession dite libérale, il lui représenta que sa place se trouvait dans le bois auprès de lui, le gagna à ses vues et l'initia sans tarder aux tâches qui l'attendaient. Il entraîna à sa suite son beau-frère Arthur Rouleau, déjà établi comme mécanicien-dentiste, et de même son cousin Albert Crête. Depuis longtemps rompus à leurs besoins respectifs, ces hommes sont aujourd'hui des doubles de lui-même, ses associés de chaque instant dans les entreprises forestières de la compagnie JEAN-J. CRÊTE LIMITEE.

Il faut voir en lui l'homme de la forêt, l'administrateur et le catholique. L'un ne va pas sans l'autre et chacun complète les autres.

S'il naquit à Saint-Stanislas de Champlain, il s'engagea tôt dans le bois. Dès qu'il entrevit sa lisière, il ne la quitta plus. D'abord marchand aux Grandes-Piles, à l'orée de l'immense forêt mauricienne, il fonda ensuite une entreprise de transport fluvial sur la rivière Saint-Maurice, puis une autre de coupe de bois de pulpe, de flottage ou drave, de travaux de construction, selon les besoins. Les événements l'amènèrent à se désintéresser du flottage, mais les autres aspects restent de son ressort. Il est, depuis de nombreuses années, l'un des principaux entrepreneurs de coupe de la CONSOLIDATED PAPER CORPORATION.

C'est au coeur de la montagne boisée qu'il prend son entière stature. Aux postes du lac Brown, du Chapeau de Paille, des Chiennes ou du Cyprès, au nord-ouest de Saint-Michel-des-Saints. Ou encore, dans l'un de ces relais de chasse, au lac Ottawa ou au lac Croche, où il tue chaque automne son orignal, accompagné de son inséparable Edouard Lemieux, guide selon son coeur. A la tremblante lueur d'une bougie, il parle d'abondance. Du bois d'aujourd'hui et de celui d'autrefois, des innombrables

lacs et rivières des hauts mauriciens, des arbres et des bêtes, des hommes qu'il connaît et qui ne sont plus.

Il aime la forêt du nord, qui vit en lui. Il est toujours heureux d'y accueillir le citadin qui ne la soupçonne pas dans sa réalité, pour qu'il se rende compte de son charme rude, et en particulier les journalistes, parce qu'il sait que ces hommes, curieux de nature, questionneurs et bavards, en parleront et en écriront.

C'est au lac Brown que je le rencontrai une première fois. J'étais chez lui et je ne le connaissais pas. Je voulais voir le travail des chantiers et les bûcherons, et j'avais demandé à Raymond Douville, originaire du pays trifluvien, comment m'y prendre pour pénétrer dans le domaine de la compagnie Crête. C'était l'automne, époque propice, et Douville soumit ma requête.

—Dis-lui qu'il monte au lac Brown, où Jean-Paul s'occupera de lui."

J'arrive donc au poste du lac Brown, sorte de village en plein bois, l'église et l'école en moins, sis à seize milles du confluent de la turbulente rivière Mattawin et du Saint-Maurice. Il y a de cela près de quinze ans, et jamais je ne me détachai de cette région sans pareille, devenue comme ma seconde patrie. Je l'ai parcourue depuis, poussant toujours plus loin à l'intérieur, vers l'ouest et le nord, en canot et à pied, n'en pouvant plus de manier l'aviron, partageant à longueur de journée, en des expéditions qui me conduisirent au grand lac Clair, à ces immenses étendues d'eau que sont le lac Mondonac et le Kawachikamik ou Sincennes, et jusqu'à Sanmaur, empruntant là-bas la rivière Mondonac, le lac Châteauevert et la rivière Manouane. J'eus la première fois comme compagnon, grâce à Monsieur Jean, son fidèle Edouard Lemieux.

Toujours est-il que le seigneur des lieux s'amena un matin au lac Brown, où son fils m'assurait une hospitalité princière, mettant à ma disposition les facilités dont il disposait. Jean-Paul me présenta à son père, qui me toisa d'un coup d'oeil sans en avoir l'air, comme il sait faire d'une corde de pitoune emplée à la tête d'un crique, et la conversation s'amorça.

Au cours de la journée, seul avec lui dans un coin, j'essayai de lui confier, après une convenable entrée en matière, que je ne songeais pas à m'imposer en son pays forestier, que je ne voulais pas abuser de ses générosités, que je désirais payer au moins ce que je mangerais en quinze jours, et que jusque là son fils riait et n'écoutait pas, quand j'abordais le sujet.

Il rit à son tour et demanda :

—Comment vous trouvez-vous ici ?

—Comme au paradis.

—La pêche est bonne ?

—De la truite tant qu'on veut.

—La table ?

—Parfaite.

—Vous êtes logé au chaud, bien couché ?

—On me loge dans votre propre camp et je couche dans votre lit.

—Comme ça, tout va bien et vous êtes content ?

—Tout va bien et dépasse mes espérances."

Il me tint alors ce langage, ou à peu près :

—Si tout va bien, profitez-en. Si vous êtes content, restez content et ne gêtez pas votre plaisir. Jouissez de la belle nature, pêchez la truite, courez la forêt et n'y mettez pas le feu, promenez-vous sur l'eau ou à pied, faites à votre goût et laissez-moi tranquille avec vos histoires de pension, de paiement et d'argent. Quand vous voudrez revenir, revenez. Vous serez toujours le bienvenu. Si vous vous entendez avec Jean-Paul, tant mieux. Continuez. Il ne veut pas entendre parler de pension, moi non plus. D'ailleurs, c'est lui le gérant ici, pas moi..."

Voilà Jean Crête, ouvert et franc, le coeur sur la main.

La truite abondait dans les baies herbeuses du lac, mordait sans mesquiner, jouait avec l'amorce, effleurant l'onde en de gracieuses demi-courbes qui laissaient des cercles à la surface. Moucher était la règle obligatoire, ni exprimée ni écrite. Averti par Raymond Douville, qui connaissait M. Crête de vieille date, je savais à quel m'en tenir.

—Si tu emploies un ver, on te jugera mal. Personne ne t'adressera de reproches, mais il y aura des chances qu'on ne t'invite plus. Avec des vers de terre, quand la truite donne pour la peine, on peut vider un lac. M. Crête estime que la pêche au ver n'est pas sportive, pas chic à l'endroit du poisson, qu'elle pousse au suicide en masse."

Jean Crête a le souci constant de la faune, dont il prêche la conservation. Il n'est pour lui pire criminel que l'homme qui tue une bête en temps prohibé, ne serait-ce qu'un écureuil. Il parle avec émotion des originaux, dont il déplore la disparition progressive. Je l'ai entendu, la voix assourdie de regret, rappeler ce spectacle qu'on ne voit plus, de douze ou quinze élan mangeant ensemble, de bonne heure le matin, dans une lac grand comme une cuvette. Je l'ai vu s'indigner des déprédations qui, sans rime ni raison, s'amusaient à fusiller les lièvres innombrables qui animalent autrefois la vaste

FORMULE D'ABONNEMENT

CHASSE ET PECHE ENRG.,
1846 Dorchester Ouest,
Montréal 25, Canada.

Veillez trouver ci-inclus la somme de \$3.00, prix d'un abonnement d'un an à "CHASSE & PECHE" — ou \$5.00 pour 2 ans — ou \$6.00 pour 3 ans.

NOM

ADRESSE

éclaircie du lac Fou. Il déteste, à l'égal des braconniers, les ours et les loups, parce qu'ils dévorent le chevreuil, les jeunes orignaux et leurs mères.

Il essaya, à deux ou trois reprises, d'acclimater des faisans à la montagne mauricienne, et il réserve des peines sévères à quiconque molesterait l'un de ces beaux oiseaux, dont il voudrait enrichir la région. Avec le concours d'Edouard Lemieux, il tenta d'assurer l'existence paisible de colonies de castors, découvertes par hasard, et n'hésita pas à contribuer à l'arrestation des Indiens qui les détruisirent. Quand on ouvrit, il y a quelques années, le chemin qui va de la route des Chiennes au poste du Chapeau de Paille, sur une longueur de quatorze milles, il songea à accaparer les droits de pêche et de chasse sur les nombreux lacs qui allaient devenir d'accès facile, et sur leurs entours. Non par intérêt ou égoïsme, mais pour empêcher les ravages d'irresponsables dans ce territoire neuf.

Jean Crête aime les arbres à l'égal des bêtes, ces arbres dont il vit, dont vit sa famille, qu'il abat pour l'industrie, mais qu'il n'accepte pas que l'on gaspille. Il regrette que le reboisement scientifique ne soit pas avancé chez nous comme il l'est, par exemple, dans les pays scandinaves. Il s'attriste des insectes qui déciment les conifères, et des maladies inconnues qui tuent, depuis quelques années, le bouleau blanc. Il déplore que certains feuillus grandissent et meurent sur place, le bouleau et le tremble, le merisier rouge, d'autres essences, sans qu'on ait découvert pour leur bois une utilisation pratique. Il a la terreur du feu en forêt, ne manque jamais une occasion de prévenir contre ses dangers. Il vous enjoint de ne pas fumer dans un chemin de portage, d'éteindre vos feux de camp avec soin. — dix seaux d'eau valant mieux qu'un — de ne jamais jeter un mégot de cigarette sur la route, ni de vider une pipe hors d'une portière d'auto.

Il raconte lui-même comment il obligea un de ses amis à chercher une cigarette non éteinte, qui oubliait son avertissement de ne rien lancer hors de la voiture qu'il conduisait. Il stoppa, invita son compagnon à descendre avec lui, et ils se mirent ensemble à la recherche de la cigarette dont il redoutait le pire. On n'en découvrit les restes qu'après une heure. L'homme, dit-il, apprit sa leçon pour longtemps.

Comme chef d'industrie, Jean Crête a d'abord cette incomparable qualité d'être humain. S'il emploie des milliers d'ouvriers, il voit à ce que leurs conditions de travail et d'existence soient aussi parfaites que les circonstances le permettent. Il sait que ces hommes, durs à leur corps, n'ont rien de femelles, mais il ne se cache pas qu'un certain niveau de vie s'impose pour leur santé, physique et morale.

Il comprend certaines faiblesses, ferme souvent les yeux, mais il se montre intransigent quant à l'usage de la boisson dans les chantiers. Sur ce chapitre, il n'entend pas la plaisanterie. Il sait trop les pertes qu'entraîne l'alcool, en temps et en argent, en outillage, en matériaux. Quelques bouteilles se passent quand même en cachette, qui ne durent pas longtemps. Mais gare à ceux qui se laissent prendre. Il y a, par exemple, l'histoire de ce préposé à un commissariat, qui fêtait à la journée longue et ne dérogissait pas. Et ce, malgré des avertissements réitérés. Ap-

prenant un jour ce qui se passait, Monsieur Jean se rendit lui-même au poste où l'homme exerçait ses fonctions, ou ne les exerçait pas, et il lui administra un savonnage dans les règles. Puis il chercha dans les armoires, persuadé que le coupable avait des réserves. Les bouteilles pleines surgissaient ça et là. Il les brisa l'une après l'autre, les jetant contre le mur en bas de l'escalier devant lui. Il en résulta, paraît-il, un dégât qui parfuma les lieux pour longtemps.

Si les bûcherons travaillent fort, dehors et au froid, pendant de longues heures, un honnête confort ne manque pas dans les locaux à leur disposition, et la nourriture est d'une telle abondance, d'une telle variété, que toujours elle étonne le profane. On sait que les chantiers individuels ne relèvent pas de la compagnie Crête, mais de sous-entrepreneurs qui se chargent de la coupe sous sa direction, et s'approvisionnent aux postes centraux, des caches et magasins maintenus par elle. Or, il n'est question nulle part des menus d'autrefois, à base de lard salé, fèves et mélasse. Avec les facilités du transport moderne, les lourds camions sillonnant sans arrêt les routes forestières, il n'est rien qu'on n'aperçoive aux repas des travailleurs: viandes fraîches, légumes verts ou en conserves, selon la saison, desserts à profusion et sucreries. L'homme qui s'attable mange à sa faim et à son goût. Trois fois le jour, un choix de deux ou trois plats, d'une demi-douzaine de tartes et gâteaux, de thé, café, lait à discrétion.

Les bûcherons ne sont pas rares qui mangent mieux dans le bois que dans leurs familles, et le disent. Tel est le régime voulu par le patron, respecté par les chefs de postes, les sous-entrepreneurs et les contremaitres.

A cause du nombre et de l'ampleur des travaux qui se poursuivent sous son impulsion, en un territoire dont les limites reculent sans cesse, Monsieur Jean ne peut se tenir sur les lieux comme à ses débuts. Mais il arrive sans crier gare, à un poste ou l'autre, au moment où personne ne l'attend, chacun le croyant à l'autre bout du monde. Tantôt au Chapeau de Paille, tantôt au lac des Chiennes, au vaste campement du Cyprès qu'administre son fils, entre Saint-Michel-des-Saints et Saint-Donat. Il constate de ses yeux l'état des chemins, s'informe de la marche des opérations, du nombre des ouvriers embauchés et de leur qualité. Il mange à la cuisine commune pour se rendre compte de la chère et du savoir-faire des marmitons, prend note des besoins et des desiderata, ou des plaintes. Rien ne lui échappe et il promène partout Poell du maître, qui enregistre ce que d'autres ne voient pas.

Toujours il paya de sa personne, mit lui-même la main à la pâte, l'épaule à la roue. Avec ce résultat qu'il sait de quoi il retourne, apprécie les difficultés d'une tâche et l'effort des hommes. Maintes fois, en compagnie d'Albert Crête, de Ferdinand Maltais son vieux "marcheur", d'Edouard Lemieux ou d'autres, il prit part à de pénibles expéditions à travers bois, par terre et par

SOYEZ À LA PAGE-DITES



BRADING

La bière moderne pour
les goûts modernes...
toujours douce, jamais
amère comme l'étaient
les bières
d'autrefois

LA BIÈRE À LA *savour parfaite*

eau, voyageant en canot et portageant, dormant sous la tente et sur la dure, mangeant à la fortune du pot. Quand il accepta de construire, pour le compte de la Commission des Eaux courantes et la compagnie SHAWINIGAN WATER & POWER, le barrage à trois pelles du lac Mondonac et celui, plus modeste mais non moins éloigné, du Kawachikamik ou Sincennes, il suivit les spécialistes chargés de fixer un tracé de chemin d'hiver, entre le poste des gardes forestiers du lac Gagnon et la baie sud du Sincennes. Quand on ouvrit la route du lac des Chiennes, celle qui bifurque vers la Chapeau de Paille, cette autre qui escalade la montagne vers le lac Baude, il y surveillait le progrès accompli, jour par jour et de mille en mille. A l'été de 1947, il m'emmena avec d'autres voir les travaux en direction du lac Baude, par des chemins qu'un "bulldozer" devait à quelques endroits déblayer et niveler, pour nous permettre passage.

Quand, voilà quinze ans ou plus, quelques compagnies papetières tentèrent d'exploiter ensemble la forêt et les bûcherons, Jean Crête fut parmi les premiers à condamner leur attitude et leurs manœuvres. A cause de la régression économique, de la rareté du travail, et par suite d'une main-d'œuvre trop abondante, des hommes d'affaires qui ne voyaient pas loin décidaient d'offrir, avant l'intervention définitive du gouvernement de la province, dix-huit ou vingt dollars par mois aux ouvriers forestiers. Pour sa part, M. Jean refusa de s'accommoder de pareil état de choses, le jugeant injuste et néfaste, tant pour les employeurs que les employés.

Il se rendit à Montréal et plaïda la cause des bûcheux. A sa manière, qui ne tend pas les cheveux en quatre, il qualifia de ridicule le salaire proposé, dit qu'on n'embaucherait pas de travailleurs dignes du nom, sans les payer de façon convenable. Le métier de bûcheron, souligna-t-il, exige des aptitudes, de l'endurance, de la compétence, de l'expérience. Si l'égoïsme et la mesquinerie de quelques industriels réduisaient à néant ses possibilités, le jour ne tarderait pas où l'on ne trouverait plus d'hommes pour le travail du bois. Qui se chargerait alors de la coupe à la sciote? Les patrons? Pas de papier-journal sans pitoune, à raison d'une tonne par corde, et pas d'argent dans les coffres, sans papier!

Au cours de son argumentation devant les membres d'un conseil de direction, il alla jusqu'à s'en prendre à l'un d'eux, qu'il jugeait responsable de la situation déplorée, ajoutant que, pour sa part, il refuserait son concours à la compagnie en cause, aussi longtemps que le trouble-fête ne disparaîtrait pas.

Il partit en faisant claquer les portes. Cette année-là, il érigea avec ses hommes les barrages des lacs Mondonac et Sincennes. L'hiver d'ensuite, l'individu dénoncé n'étant plus en place, la compagnie Crête signala les contrats de coupe habituels.

Si la pratique religieuse se résume dans le bois à sa plus simple expression, cela ne signifie pas que les travailleurs y retournent au paganisme. Dans les chantiers, c'est la coutume de réciter le chapelet en commun le dimanche, à l'heure de la messe ou à peu près. S'il est sur les lieux, Monsieur Crête le dit lui-même. Que de fois ne l'avons-nous entendu s'écrier, après un dîner aussi bruyant que plantureux:

—Tout le monde a fini?
—Fin!
—Bon! à genoux pour le chapelet!

Quels que soient les convives, membres du personnel ou amis de passage, industriels venus de la métropole, hommes ou femmes, catholiques fervents ou tièdes, protestants ou autres, Jean Crête s'agenouille près de son banc de bois et déroule cinq dizaines d'"Ave". Personne n'y échappe. C'est dimanche et l'on ne peut entendre la messe. Tant bien que mal, le chapelet remplace le saint sacrifice.

Catholique convaincu, Monsieur Jean n'entend pas que l'on badine avec Dieu et les choses de la religion. Pour lui, ce sont là sujets sérieux. Il comprend depuis longtemps que l'homme n'est grand qu'à genoux.

S'il pardonne aux travailleurs les faiblesses humaines, inhérentes à la nature, il n'accepte pas qu'ils blasphèment. Dans les camps, on lit des affiches rédigées à peu près comme suit: "Ici, les hommes bien élevés ne sacrent et ne blasphèment pas." On ne défend point, on ne commande pas, mais l'on suggère. Ce qui vaut mieux qu'un ordre ou une menace. Les ouvriers se le tiennent pour dit et leur langage parfois rude, même gras, ne se farcit point d'irrévérences.

Il y a chaque année la mission, d'ordinaire pour la Noël. La mission, c'est la venue d'un prêtre, qui confesse les hommes, les aide à nettoyer, polir leurs affaires spirituelles, dit la messe et les communique. Elle se tient à un poste, dans le plus vaste local disponible. Mieux vaut pour les bûcherons, et les autres, ne pas l'oublier. On n'oblige personne à s'approcher des sacrements, mais ceux qui s'en abstiennent ne reçoivent pas de félicitations. Mal notés, ils prennent vite un portage, comme on dit là-bas, Jean Crête croit, et le confie à qui veut l'entendre, que le personnage ne vaut pas cher, qui n'a pas le cœur de faire de la religion une fois par six mois, ou par année. Il est, à son sens, apte à commettre n'importe quelle sottise, faldéner au travail, calomnier son prochain, voler, scandaliser.

—L'homme qui refuse de faire sa mission, dit-il, n'est pas désiré chez moi. Un jour, l'année qu'on ouvrit le poste du lac Brown, Jean-Paul téléphone pour m'apprendre que l'abbé Descôteaux y était rendu pour la mission, et que certaines mauvaises têtes n'en voulaient pas entendre parler. Je lui répondis de renvoyer l'abbé chez lui, en le prévenant que je le ramènerais le lundi suivant. Ce qui arriva. Au souper du lundi en question, je parlai aux hommes attablés, au nombre d'environ cent vingt-cinq: "Nous avons le grand privilège de la mission parmi nous, et ceux de mes employés qui ne veulent pas la suivre peuvent passer par le bureau. Vous savez ce que cela signifie." On ne comptait à la fin que quatre récalcitrants, qui n'en menaient pas large. D'une chose à l'autre, j'ai raisonné mes types, leur disant qu'ils seraient bien heureux, s'ils faisaient ce que je leur demandais. Puis je racontai la fin édifiante du cuisinier Milhomme, à la suite de l'incendie du Chapeau de Paille: la venue du prêtre, la confession et la communion, la mort peu après. Cela les toucha et tous firent leur mission, même les plus malcommodes au début.

Monsieur Jean de conclure:
—On croit ou l'on ne croit pas, il faut être ferme, ou ça marche mal. Le bois, ça ne se coupe pas avec de la bière et des sacres."

Le patron s'avisa un jour d'amener ses chefs de services, et les employés des bureaux, aux exercices d'une retraite fermée. Il leur demanda de se préparer pour une absence de trois jours et de se réunir aux Trois-Rivières, où il leur communiquerait certaines décisions. Au rendez-vous, après des préliminaires assez neutres, il annonça sa bonne nouvelle, non sans s'amuser de la tête de quelques-uns. Deux ou trois cherchèrent des raisons pour se défilier, mais il n'y avait plus à reculer.

—Je vous avais priés de vous libérer pour trois jours, pas un de plus et pas un de moins. Vous acceptez, vous êtes libres comme l'air et vous entrez avec moi en retraite. Après on se remettra à l'ouvrage."

Tel est Jean Crête. Un homme d'action et un ami de la nature, un catholique positif et simple, qui ne se paye pas de mots, mais ne connaît pas non plus le respect-humain.

Quand on accole à son nom le titre de roi de la Mauricie, il sourit. Il hausse même les épaules. A quel bon les phrases? Il est ce qu'il est, ne se soucie pas des histoires que l'on raconte, ni des distinctions honorifiques. D'un genre à part, sa royauté est d'autant plus réelle qu'il n'y songe point. Il la vit, ce qui est mieux.

HARRY BERNARD.

LE LYNX DU CANADA

Le lynx du Canada (*Lynx canadensis*) est un gros chat d'environ trois pieds de longueur, à pattes hautes, au corps trapu, qui peut peser de quinze à trente livres, et dont les oreilles sont pourvues de pinceaux de poils. Le bout de sa courte queue est noir de jais. Il se différencie ainsi du lynx bai dont la queue est zébrée de barres noires indistinctes. Le lynx habite le nord tant de l'ancien que du nouveau continent, jusqu'à la limite des arbres. Il est remarquable par sa tête, l'une des plus belles chez nos carnassiers. Il est plus gros que son cousin immédiat le lynx bai du sud des Etats-Unis. La piste qu'il laisse dans la neige est plus grande que celle des mois d'été, car la nature le pourvoit alors d'un coussin plus épais de poils tant sur le dessus que le dessous de sa patte, ce qui lui permet de courir à l'aise même en janvier. Le lynx n'attaque pas l'homme. Bien au contraire, notre apparition ne lui cause aucune surprise, et le chasseur a beau avancer vers lui, il reste immobile sans manifester la moindre émotion. En hiver, sa fourrure devient très belle et les trappeurs prétendent que sa chair est excellente et se rapproche un peu, par le goût, de celle de l'agneau, ce qui, espérons-nous, ne saurait mettre en danger la vie de notre chatte domestique. Il est très sensible, assurent les anciens, à un mélange de whisky, de rognons de castor, et de valériane, au point de s'y vautrer étrangement, comme notre chat qui recherche certaines plantes chatouillantes. Il se laisse, alors, prendre aux pièges dissimulés aux alentours.